

# LETTRES ICARIENNES

DIXIÈME LIVRAISON.

PRIX : 30 c.  
Par la Poste : 55 c.

A PARIS.  
CHEZ L'AUTEUR, 3, RUE BAILLET,  
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

—  
1861

LETTERS TO THE EDITOR

DIZINGE BARRINGTON

Part: No. 2  
Part in Number: 22

A PARIS.  
THE EDITOR, 2, RUE D'ARLON,  
NE QUAI DE LA FLORE

1801

# LETTRES ICARIENNES.

---

## DIXIÈME LETTRE.

### I

Nous avons retardé la publication de cette lettre qui devait contenir les deux premiers chapitres de la *Biographie du cit. Cabet*; parce que notre ami Carle, qui devait nous fournir la copie pour l'impression, s'est trouvé empêché par la maladie de son père. Nous avons reçu de lui les lignes suivantes que nos amis accueilleront comme nous, avec un sentiment de bienveillante sympathie :

« Mon cher ami,

» La dernière maladie de mon père, et sa mort survenue si inopinément, m'ont réduit à ne fournir, pour la Biographie de M. Cabet, que beaucoup moins de copie que je ne l'aurais voulu. J'espère que les lecteurs de la lettre que vous publiez voudront bien excuser ce retard tout à fait involontaire.

» Henri CARLE.



» Paris, le 25 janvier 1861. »

Cette circonstance nous a engagé à modifier le plan de notre publication. Nous ne mélangerons plus, comme nous en avons d'abord eu l'intention, la *Biographie* avec les *Lettres Icariennes*. Celles-ci continueront à contenir tous les documents relatifs à la Colonie ou à la Propagande, et nous publierons la *Biographie* par livraisons séparées, de une ou deux feuilles; elle sera envoyée comme les Lettres à tous les abonnés. Ceux-ci auront cet avantage de pouvoir réunir chaque livraison de la *Biographie* séparément pour en former un volume, et de réunir également les *Lettres Icariennes* à part.

Nous venons de recevoir de Cheltenham les documents suivants qui ont été lus à l'Assemblée générale, dans la séance du 11 novembre 1860. Nous les publions dans toute leur étendue, et nous les ferons suivre de quelques réflexions qui nous paraissent nécessaires pour éclairer complètement le lecteur sur la situation vraie de la Colonie, et pour le mettre en état d'apprécier justement cette situation.

# RAPPORT GÉNÉRAL

sur

L'ADMISSION DÉFINITIVE DES MEMBRES DU DÉPART  
DU PRINTEMPS 1860.

---

« Citoyennes et Citoyens ,

» S'il est une vérité incontestable au jour où nous sommes, c'est bien celle-ci : c'est que la Colonie et la Propagande se doivent la vérité, toute la vérité. On est trop longtemps resté dans le vague et l'incertain ; aujourd'hui, il importe d'être et non de paraître ; il importe de marcher résolument dans la voie qui est suivie depuis la dissidence dernière.

» Cette vérité, que nous avons dite dans nos derniers écrits, nous allons continuer de la dire dans ce rapport.

» Nous ne voulons pas le dissimuler, la situation d'Icarie est grave. Les événements de Nauvoo, la mort de Cabet, la scission dernière ont tour à tour jeté l'inquiétude et l'hésitation dans l'âme de nos coreligionnaires, membres de la Colonie ou soldats de la Propagande. Des retraites se sont opérées, assez nombreuses,

depuis bientôt deux ans. C'est dans cette situation, que nos voix se sont élevées pour recommander la pratique sérieuse, vraie, positive; la pratique Icarienne, la pratique avant ou en même temps que les paroles, la pratique quand même. La Colonie a posé des chiffres et adopté une marche positive et claire comme le jour. De son côté, la Propagande s'est annoncée comme s'étant réformée, comme étant plutôt moralisatrice que politique et révolutionnaire, comme acceptant toutes les conséquences d'une pratique vraiment icarienne, et antérieure à l'entrée et à l'existence dans la Communauté.

» Les départs de 1860 et de 1861 vont nous prouver si, en effet, la Propagande a changé et s'est améliorée; si les nouveaux membres vont être plus fidèles à leur poste que leurs devanciers, si les nouveaux arrivés vont mieux pratiquer que les anciens. Si l'expérience se traduit dans le sens de l'affirmative, tout est sauvé. Si, au contraire, les nouveaux venus sont aussi volages, aussi égoïstes, aussi individualistes que les anciens, et l'expérience le démontrera, Icarie recevra une nouvelle blessure, et, hâtons-nous de le dire, comme la Communauté repose essentiellement sur la Propagande: cette blessure sera douloureuse et longue, si elle n'est pas mortelle.

» Par ce qui précède, il est hors de doute que les départs de 1860 et 1861 particulièrement n'aient une mission spéciale; ils représentent la Propagande; ils viennent pratiquer au nom de leurs frères du dehors; ils sont leurs envoyés, leurs représentants; ils sont revêtus en conséquence d'une grande responsabilité.

» Cela dit, voilà la statistique du départ de janvier 1860 ; nous allons l'exposer froidement, en nous bornant aux explications indispensables ; nous laissons le lecteur porter son jugement d'après les faits que nous allons citer.

» Le départ de janvier se compose de 28 personnes, savoir : 19 hommes ou femmes, 2 jeunes gens et 7 enfants.

» Tout ce monde s'est fait admettre provisoirement, il y a environ huit mois.

» Après quelques mois de provisoire, se sont retirés : la femme *Guillemin*, et sur ses instances son mari, le citoyen *Guillemin*, qui n'a pu supporter l'absence et la séparation de sa femme. — Enfin la citoyenne *E. Lavat*, dont les habitudes n'ont pu se faire à la vie commune ; en tout, trois hommes ou femmes, et un enfant.

» Le moment du définitif étant venu, les membres restants du départ ont dessiné leur position comme il suit :

» Admis définitivement, neuf hommes ou femmes et quatre enfants, savoir : Burger, Chaput, Lehoux et sa femme, née Plée, Rambeaud et sa famille, Rivoire et sa femme, née Lecoutour ; Perrin et son fils.

» Ajournés à six mois : Guyot et Fortel.

» Battant en retraite, cinq : trois hommes, une citoyenne et un enfant, savoir : Sablier père et fils, les époux Morisseau et leur enfant.

» Le cit. Ducret et sa fille continuent encore à se trouver dans une position particulière.

» Ceux qui se font admettre définitivement ont vu

la Communauté dans une situation très critique occasionnée par nos dettes et nos maladies. Cette situation ne les a pas empêchés de demander leur admission définitive. Ce fait, puisque aux faits seuls nous devons nous en rapporter, prouve en leur faveur. Ils ont bien mérité de la Propagande et de la Colonie. Qu'ils continuent, que les autres départs les imitent, et l'on verra bientôt Icarie sortir de la position où l'ont mise et où la retiennent l'inconstance et l'égoïsme de la plupart de ceux qui, jusqu'à ce jour ont combattu pour sa cause.

» La cause de l'ajournement du cit. *Guyot* est qu'il a hésité un moment pendant son provisoire. Cette cause a porté la Commission à l'ajourner, parce que la Société a besoin de le voir de nouveau à l'œuvre, et qu'il est aussi dans son intérêt de mieux voir et apprécier. Il est à remarquer que cet ajournement a lieu dans un but de bienveillance, car le cit. *Guyot* semble bien marcher depuis quelque temps. Le cit. *Guyot* avait fait sa demande en admission définitive; après une explication avec la Commission d'admission, il a consenti à l'ajournement à six mois.

• Le cit. *Fortel* avait également fait sa demande en admission définitive. La Commission l'a ajourné à six mois, parce qu'il n'a pas été assez sérieux ni assez Icarien pendant son provisoire. Aux conseils que lui ont donnés ceux à qui il avait été recommandé, il a préféré jusqu'à un certain point la fréquentation de quelques personnes, qui ont été ou qui vont être au nombre des dissidents. Jeune et bon garçon, il pourra devenir excellent Icarien avec le temps. La Commission a été d'avis de lui donner ce temps. En l'absence de ses parents, il



nous a été difficile de lui faire des remontrances fructueuses. Nous pensons que la mesure prise par la Commission portera ses fruits. Appelé dans le sein de la Commission, le cit. Fortel a compris la portée de ses observations, et a accepté son ajournement. Nous espérons que, pendant le temps de l'ajournement, les conseils de ses parents et ensuite leur présence à ses côtés contribueront à en faire un bon Icarien.

» Les époux Morisseau ont d'abord fait leur demande; après, ils ont demandé un ajournement; la Commission, décidée à s'y opposer à moins d'un grave motif, les a fait demander pour avoir une explication; la réponse a été une lettre de retraite. Cette retraite, effectuée dans de pareilles circonstances, dénote leur caractère faible et irrésolu. Nous ajoutons que les époux Morisseau avaient fait leur voyage au moyen de la souscription Dinkelden, qui leur a avancé 620 francs. Ils promettent de rembourser cette somme à la cause. Quand le feront-ils? Le pourront-ils? Nous verrons.

» Le père et le fils *Sablier* avaient été autorisés à venir pour vivre à côté de la famille Droussent. Qu'est-ce qui est arrivé? Le lendemain de l'admission des Sablier, la famille Droussent se retirait, laissant parmi nous le vieux père, et son jeune fils qui ne savait pas ce que c'était que la Communauté. Si les Sablier, après la retraite Droussent, s'étaient bien conduits chez nous, la Société aurait pu les conserver; mais il n'en a pas été ainsi. Leur conduite a fait voir qu'ils ne restaient dans notre sein qu'en attendant que la famille Droussent leur eût préparé un refuge. Le fils n'était nullement Icarien, et le père, qu'on nous avait annoncé comme un Icarien modèle, ne l'était pas plus que le fils. La lettre

de retraite de Droussent était une insulte à la Propagande et à la cause; ils l'ont approuvée, souvent en paroles, et plus souvent en allant lui rendre visite. Le fils Sablier n'a pas fait son devoir sous le rapport du travail, se montrant très exigeant d'un côté, et de l'autre très peu porté à répondre aux exigences des autres. Enfin, pour couronnement, ils ont demandé à être ajournés, comme s'ils n'avaient pas assez vu! comme si un bon Icarien se fait ajourner en ce moment. Aussi la Commission, tant de son initiative que sur les communications nombreuses qu'on lui a adressées, s'est opposée à l'ajournement. Ensuite elle s'est prononcée pour la non-admission. Cette résolution a été communiquée aux cit. Sablier. Ils ont déclarés alors, le père pour eux deux, que cela leur suffisait, qu'ils n'avaient pas besoin d'assemblée et qu'ils se retireraient. — Nous observons aussi que les Icariens de Paris ont consacré 320 francs de la souscription Dinkelden à la famille Sablier. Nous dirons également : Quand les rendront-ils? Le pourront-ils? Nous verrons.

» Restent deux jeunes gens : Castillon et Dinkelden, Le jeune Castillon a tenu une conduite généralement satisfaisante; sous le rapport du travail surtout, il s'est conduit exemplairement.

» Le jeune Dinkelden ne s'est pas conduit aussi bien. Aux difficultés intellectuelles et physiques de sa nature, difficultés qui le mettent dans une position exceptionnelle, il a parfois montré de la mauvaise volonté et donné de fort mauvaises raisons : la Commission l'a appelé dans son sein, et lui a fait de vives remontrances. La Commission a acquis la certitude que le jeune Dinkelden n'avait encore lu aucuns des écrits Ica-

riens, et cependant il aurait pu mettre à profit dans ce sens les intervalles que lui laissait la fièvre. Les encouragements et les conseils de la Commission ont suivi ses reproches. Il a été déclaré par elle au jeune homme qu'il devait bien se conduire en attendant sa famille; que, dans le cas contraire, au lieu d'attendre sa famille ici, on le renverrait avec elle à Paris.

» Citoyennes et Citoyens, tel est le départ de Janvier dernier, au moment de son admission définitive. Nous n'avons plus qu'un mot, sur la souscription Dinkelden, à ajouter. Elle est répartie ainsi :

Dinkelden . . . . .	300 fr.
Morisseau . . . . .	620
Sablier . . . . .	320
Rivoire . . . . .	460
Total . . . . .	<u>1,700 fr.</u>

» Dinkelden ne se conduit pas bien, Morisseau et Sablier se retirent, Rivoire seul fait sa demande en admission. Voilà le résultat actuel de la souscription. On avait dit qu'elle avait produit un si bel effet; qu'on en juge. On semble prôner vivement, en France, de pareilles souscriptions; qu'on en juge.

» Cheltenham, 10 novembre 1860.

» Les Membres de la Commission,      » Le Commissaire des départs.

» G. BAUER, C<sup>e</sup>. LOISEAU.      » MESNIER aîné.

» Approuvé, ce 10 novembre 1860,

» B. MERGADIER.

» Adopté par l'Assemblée générale, à l'unanimité, le 10 novembre 1860.

» Le Président,

» Le Secrétaire,

» MESNIER père,

» DUHAMEL.»

RAPPORT

*sur l'admission provisoire du départ d'Août 1860.*

---

« Citoyennes et Citoyens,

» Le départ du 12 août dernier est arrivé le 18 octobre à Cheltenham. Sous le rapport matériel, ses membres remplissent les conditions d'âge, de trousseau, de literie, d'apport, de profession, de santé, de vigueur, d'une manière satisfaisante,

» Il est ainsi composé :

Barbot, tailleur, 33 ans ;  
Femme Barbot, tailleur, 31 ans ;  
Fille Barbot, 9 ans ;  
Darien, tailleur, 42 ans ;  
Femme Darien, tailleur, 36 ans ;  
Fils Darien, apprenti tailleur, 14 ans ;  
Léopold, tailleur, 50 ans ;  
Femme Léopold, tailleur, 39 ans ;  
Fille Léopold, giletière, 17 ans ;  
Fils Léopold, 3 ans 1/2 ;  
Michel, tailleur, 50 ans ;  
Femme Michel, 50 ans ;  
Sarot, cordonnier, 53 ans ;  
Femme Sarot, joigneuse, 35 ans ;  
Fille Sarot, joigneuse, 19 ans ;  
Degois, peintre, 29 ans ;  
Femme Degois, tricoteuse, 32 ans ;  
Lecoutour, menuisier, 26 ans ;

Citoyenne Palis, couturière, 29 ans ;

Fille Palis, 2 ans 1/2 ;

Poirét, charpentier, 27 ans ;

Tesson, cordonnier, 41 ans ;

» En tout 22 personnes, dont 9 hommes, 9 femmes ou demoiselles, 1 jeune homme et 3 enfants. Les 9 hommes, sont 4 tailleurs, 2 cordonniers, 1 menuisier et 1 charpentier, 1 peintre ; parmi les 9 femmes, 5 à la rigueur peuvent travailler avec les tailleurs.

» En compensation des frais occasionnés à la Communauté pour le transport des bagages et les divers dérangements, assez nombreux, occasionnés pour son installation et son admission, le départ a abandonné, à titre de don, comme cela s'était pratiqué jusqu'ici, les objets suivants :

#### PHARMACIE.

Liqueur hygiénique . . . . .	Doll.	» 30
Bocal de camphre en poudre . . . . .		» 30
Camphre en pierre . . . . .		» 10
Flacon de vinaigre camphré . . . . .		» 15
1 rouleau de sparadrap . . . . .		» 30
1 flacon vide . . . . .		» 05
1 bidon . . . . .		» 40
Aloès . . . . .		» 15
Grenade et racine . . . . .		» 20
1 boîte de sulfate de zinc et 1 boîte de Semen-Contra . . . . .		» 05

#### ÉCONOMIE.

1 seau en fer battu . . . . .		» 60
1 marmite de 40 litres . . . . .		2 »
2 casseroles en fer battu . . . . .		2 »
1 plat en fer battu . . . . .		» 60
4 soupières et couvercles . . . . .		1 60

1 grand filtre . . . . .	» 60
1 cuiller à pot . . . . .	» 05
1 cuiller à ragoût . . . . .	» 05
12 cuillers et 16 fourchettes . . . . .	» 50
2 robinets en cuivre . . . . .	» 40
1 pot de poivre moulu . . . . .	» 05
1 pot de moutarde . . . . .	» 15
1 couteau à boîte de sardines . . . . .	» 10
4 dames-jeannes . . . . .	» 75
2 galons 1/2 de vinaigre . . . . .	» 30
8 boîtes de sardines . . . . .	1 60
2 fromages de marolles . . . . .	» 10
1 boisseau de pommes de terre . . . . .	» 25
33 livres de sel . . . . .	» 60
60 livres de farine . . . . .	1 »
200 livres de biscuit . . . . .	6 «
20 livres de café à 15 c. . . . .	3 »
214 livres de riz à 05 c. . . . .	10 70
24 livres de macaroni . . . . .	1 90
5 plats balances et 1 tire-bouchon . . . . .	» 50
Total . . . . .	<u>37, 40</u>

REMARQUE.

» Ces estimations ont été faites contradictoirement avec les membres du départ.

» Il est bon de faire figurer ici la liste des objets apportés par le départ pour d'autres personnes, et donnés par ces derniers; la voici :

1 pupitre en bois de 0,50 et 1 calepin de 0,50 (Poiret) . . . . .	1 »
2 robes de mousseline et 1 p. de soulers de théâtre (anonyme). . . . .	» 50
1 pantalon d'infanterie, 1 étui, 1 schako, 1 col, 4 pompons, 1 paire de souliers, 2 paires de gants de coton blanc, 1 paire d'épaulettes, 2 épinglettes (Dayraud) . . . . .	1 »
A reporter . . . Doll.	<u>2 50</u>

	Report. . . . . Doll.	2 50
1 robe et son emballage, 3 volumes manuels de dégraisseur, teinturier, dessinateur en étoffes, Histoire de la santé par Raspail, Dictionnaire Botanique (Kriegel) . . . . .		7 40
Socrate moderne, les Saisons opuscules ou Mai. (Guyot) . . . . .		» 15
4 volumes du Panthéon démocratique et social (Manu) . . . . .		4 »
3 gravures (citoyenne Dinkelden). . . . .		» 10
1 atlas de topographie, quelques notes manuscrites par Desgranges, l'art culinaire, le bon sens (Barbot). . . . .		» 35
33 cols (citoyenne Darien) . . . . .		
	Total. . . . . Doll.	<u>14 50</u>

» Nous allons donner un peu plus d'extension à la situation morale du départ. Arrivé le 18 octobre, le départ n'est admis que le 27 novembre, c'est-à-dire qu'il s'est écoulé environ 40 jours entre son arrivée et son admission. Cette nouveauté provient un peu des maladies nombreuses et du travail excessif qui ont empêché l'Administration et la Commission de fonctionner avec ses coudées franches, mais beaucoup de la situation morale et de l'impression des membres du départ, devant la position en présence de laquelle ils se sont trouvés en arrivant en Icarie. Il y a eu des difficultés assez nombreuses et assez graves. La Commission d'admission s'est réunie bon nombre de fois, plus souvent sans doute qu'elle n'aurait dû le faire par rapport aux circonstances dans lesquelles nous sommes. Quoiqu'il en soit, voici le résultat, aussi vrai et aussi exact que nous pouvons le déterminer.

» Les familles Léopold, Barbot, Darien, Dégois et les citoyens Lecoutoure et Poiret se sont fait admettre provisoirement. On a reçu une lettre écrite par trois Icarieus de Bordeaux au sujet du cit. Poiret, lettre dans

laquelle celui-ci est considéré comme étant loin de remplir les conditions d'admission, et est désigné d'avance comme un dissident. Nous voulons bien croire que cette lettre a été écrite dans une bonne intention. Aussi, nous nous sommes empressés de la communiquer au cit. Poiret, afin qu'il puisse se justifier par la parole s'il y a lieu. Pour nous, membres de la Commission, tout en tenant compte, et des motifs qui ont inspiré nos amis de Bordeaux, et du droit de défense réservé au cit. Poiret, nous poserons, suivant notre habitude, la question sur le terrain de la pratique. Nous verrons le cit. Poiret et les amis de Bordeaux à l'œuvre, et c'est d'après leurs œuvres que nous les jugerons. Jusqu'à ce jour, la Commission n'a qu'à se louer de la conduite du cit. Poiret parmi nous.

» La citoyenne Palis, le citoyen Tesson, les époux Michel et la famille Sarot exigent ici une mention spéciale.

» La citoyenne Palis, venue sans son mari, a indignement trompé la Société. Elle prétendait venir pour voir et elle s'est retirée dans 2 jours ! Elle soutenait être partie pour précéder son mari en Icarie, tandis que tout nous prouve, et l'avenir nous le prouvera aussi, qu'elle a quitté son pays pour se séparer de lui. Ici, notre bonne foi a été jouée. La citoyenne Palis doit 5 dollars à la Communauté.

» Le cit. Tesson a fait plus encore et nous ne craignons pas de dire qu'il a agi, à l'égard de la Société, avec un hypocrite égoïsme. Porteur d'une somme d'argent, il a nié l'avoir, a soutenu qu'il l'avait laissée à sa femme, et a tout de même fait sa demande en admission provisoire. Il a déclaré être venu en Icarie du con-



sentement de sa femme, pour juger par lui-même de la Société et pour faire venir ensuite sa famille, tandis que sa conduite démontre qu'il n'est venu ici que pour passer l'hiver, et que ce n'est que parce qu'on ne l'a pas jugé digne d'être admis qu'il s'est vu forcé de se retirer. Il lui a fallu motiver la résolution de s'en aller, et, alors, au lieu de prouver tout simplement son égoïsme et son incapacité Icarienne, il a prétendu que la Société, ne progressant pas assez, il ne pouvait pas rester dans son sein. Car il est à remarquer qu'une des raisons du faible ou nul progrès d'Icarie se trouve dans la nécessité pour nous de soutenir le bureau de Paris, chose que nous ne verrions pas si la Propagande était assez forte pour cela. Ainsi voilà un Icarien du dehors, qui arrive responsable autant que nous du peu de prospérité d'Icarie, qui a de l'argent et qui le garde, et qui nous reproche notre progrès lent et insensible ! Est-ce croyable ? N'est-ce pas le renversement de toute logique ? N'est-ce pas l'égoïsme dans tout ce qu'il peut avoir de plus cynique ? Et lorsque cet Icarien ajoute qu'il a montré assez de dévouement et qu'il en est fatigué, alors que nous l'attendons pour qu'il commence à se dévouer selon les exigences d'une société en fondation, n'est-on pas tenté de se demander s'il y aura beaucoup d'Icariens de ce genre, et s'il faut continuer Icarie ? Enfin, lorsque ce même Icarien s'écrie qu'il n'est point partisan de la Gérance unique, que celle-ci n'est qu'un despotisme, que tous les Icariens de son pays partagent son opinion (1), n'est-ce pas inouï, renversant, dégoûtant ? Ne devons-nous pas alors demander si nous ne sommes pas le jouet de notre cause ? Mais, malgré cela, nous devons continuer. Disons-nous seulement : il

y a eu et il y aura des égoïstes et des fous; mais il y aura aussi une poignée d'hommes résolus, dévoués, persévérants; or, c'est tout ce qu'il nous faut.

» Relativement à la famille Michel, la femme nous avait été présentée comme ayant des préjugés, comme ne connaissant rien à l'idée Communiste, et comme n'ayant pas même le désir de vivre en Icarie. Cette opinion a été pleinement justifiée dans son ensemble, quelque temps après son arrivée. La question était de savoir si le cit. Michel finirait par habituer sa femme à la vie commune. Quelle que soit son opinion propre, et bien que les époux Michel aient fait leur demande en admission provisoire, la Commission penserait plutôt que la femme Michel ne se ferait pas parmi nous. Dans cette situation des choses, son avis est d'ajourner même l'admission provisoire, afin de la prononcer plus tard s'il y a lieu, ou d'engager les époux Michel à se retirer, dans le cas où leurs actes prouveraient qu'ils ne se plaisent pas parmi nous.

» La famille Sarot, dont tous les membres avaient d'abord fait leur demande en admission provisoire, agit ainsi: la mère et la fille continuent à faire leur demande, tandis que le cit. Sarot l'ajourne. Le motif de cet ajournement se trouve en ce que le cit. Sarot a des habitudes avec lesquelles il ne peut pas briser de suite et sans nouvelles réflexions. Alors, il se retirera à la Nouvelle-Orléans pendant quelques temps; il partira en ami, désirant n'être jamais hostile; il nous servira de correspondant à la Nouvelle-Orléans, il tâchera d'organiser la Propagande dans cette ville; enfin, il nous fera au dehors tout le bien possible. Il espère revenir un jour rejoindre sa femme et la Société. La citoyenne

Sarot fille étant libre, son admission ne peut offrir aucune difficulté. Quant à la mère, elle peut être admise provisoirement sans son mari, pourvu qu'elle consente à divorcer dans le cas où celui-ci ne voudrait plus revenir ou ne serait plus admis.

» Nous allons accompagner l'explication de cette situation particulière par quelques considérations générales. Le départ, en arrivant, a éprouvé une impression fâcheuse que l'on peut réduire à deux points ; il s'est plaint généralement de l'accueil peu empressé et surtout du manque de réception officielle, et, en second lieu, de la situation critique de la Colonie, et en particulier de sa mauvaise nourriture ; cette impression a réagi sur la Société, dont quelques membres ont été mécontents et disaient : Comment ! on se nourrit bien au dehors, tandis que nous, nous nous nourrissons mal pour faire face aux besoins de la situation et de la Propagande, et puis on nous le reproche ! Cette double circonstance a créé entre le départ et la Colonie les difficultés dont nous avons parlé, et que nous allons expliquer en peu de mots.

» Lorsque le départ est arrivé, la situation était tendue horriblement. Le nombre des maladies venait de redoubler ; les ateliers étaient déserts ou désorganisés ; on n'avait pu préparer ni les bois de lit ni les tablettes ; la cuisine se pouvait faire à peine. Le travail abondait partout, et il fallait occuper à la production le peu de monde que nous laissaient les maladies. L'argent ne rentrait pas. Le crédit était difficile. Les denrées renchérisaient. Il fallait songer à nos nombreuses échéances. A peine pouvait-on se procurer les choses indispensables, et la nourriture était forcément inférieure,

les malades exigeant ce qu'il y avait de mieux. Paris n'envoyait rien ou très peu, parce qu'en France les affaires vont très mal, et que le bureau avait remboursé de fortes sommes au départ. Telle était la situation. Dès lors tout s'explique : chacun, malade ou pressé par ses occupations, avait à peine le temps de s'occuper du départ ; et, en second lieu, la réception officielle a été forcément ajournée d'une semaine. La nourriture a été inférieure pendant une quinzaine de jours. Et, d'un autre côté, comme le départ avait besoin d'être, après son voyage, mieux reçu sous tous ces rapports, il s'est produit, par cette double circonstance, le froissement dont nous avons parlé. Mais tout cela paraît calmé aujourd'hui. La Société est sortie de sa position trop critique, de manière que les choses vont plus régulièrement. Le banquet du 8 novembre a prouvé au départ qu'il y avait chez nous encore du sérieux et du cœur. De son côté, celui-ci a écrit une adresse pour déclarer que son intention était d'accepter la situation, et de travailler, en véritable Icarien, à en sortir. Aujourd'hui, il reste seulement à dire : Que la Colonie, que le départ, que la Propagande se jugent mutuellement à leurs œuvres.

• Autre et dernière difficulté. Des membres du départ apportaient des lits de plumes. La Commission a demandé, en vertu de la loi et au nom de la fraternité et de l'égalité, que ces lits, de plumes soient rendus contre estimation et que les nouveaux soient réduits au matelas légal. Les membres du départ se croyaient en droit de les conserver ; quelques personnes de la Société ont partagé leur opinion ; la Commission de législation et l'Assemblée s'en sont occupées ; et il a été convenu que

les lits de plumes ne seraient tolérés dans la Société, qu'en cas de besoin reconnu, exceptionnellement, et généralement que lorsque tout le monde pourrait en avoir. Le trousseau ne les demande pas ; en attendant qu'il les demande, on n'en fera pas usage.

» Cheltenham, ce 27 novembre 1860.

» *Les Membres de la Commission.* » *Le commissaire de départ.*

» G. BAUER. Citoyenne LOISEAU. » MESNIER aîné.

» Approuvé ce 27 novembre 1860.

» B. MERCADIER.

» Adopté par l'Assemblée générale à l'unanimité, le 28 novembre 1860.

» *Le Vice-Président.*

» *Le Secrétaire.*

» BAUER.

» LOIRE.

» *Le Président, B. MERCADIER.* »

» En conséquence des difficultés soulevées sur la composition du trousseau, l'Assemblée générale a pris la décision suivante :

#### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

*Séance du 24 novembre 1860 (2).*

« La Commission d'admission ayant éprouvé quelques difficultés de la part de quelques membres du dernier départ, au sujet de lits de plumes qu'ils ne voulaient pas rendre en invoquant le bénéfice de l'article 11 des observations du trousseau légal, et cette question ayant été soumise à la Commission de législation qui s'en réfère elle-même à l'Assemblée générale, celle-ci, pour élucider l'article en question, prend la décision suivante :

» Il est bien entendu que l'excédant à conserver

n'est pas applicable aux articles de literie, tels que : matelas, couvertures, édredons, oreillers et paillasses. Quant aux lits de plumes, rideaux de lit et autres objets non demandés dans le trousseau légal, l'usage n'en pourra être toléré dans la Société, et ils devront en conséquence rentrer dans la Caisse commune, après estimation contradictoire..

» Adopté à l'unanimité par les citoyennes, les admis provisoirement et les jeunes gens consultés, et à l'unanimité par les citoyens.

» *Le Président,*

» *Le Secrétaire,*

» MESNIER père,

» J.-B. DAZY.

» *Le Président de la Communauté,*

» B. MERCADIER. »

Voici d'abord comment les membres des deux départes de 1860 répondent aux rapports qui précèdent :

#### ADRESSE

*Des Icarieus entrés dans la Colonie dans le cours de 1860, en réponse aux discours prononcés, le 28 octobre, par les citoyens Favereau et Mercadier, considérés comme étant l'expression unanime de la Colonie.*

« Sœurs et Frères,

» Les différentes considérations faites par vous, au sujet des Icarieus venus dans la Colonie en 1860, et que vous unissez étroitement dans une responsabilité commune, leur ont inspiré l'idée de s'unir dans une même pensée, pour protester une fois de plus de leur

dévouement à la cause que vous avez si bravement servie, et que désormais ils espèrent servir avec vous.

» C'est donc, pleins d'un saint enthousiasme, et de l'accent le plus sincère qu'ils viennent vous dire : Frères ! ce n'est pas vainement que vous avez compté sur nous, car plus que jamais nous avons la puissante résolution de fonder Icarie ; plus que jamais nous nous sentons la force de jurer une fidélité sans fin au drapeau que depuis douze années déjà vous avez si vaillamment défendu. Vous êtes responsables envers la Colonie, nous avez-vous dit ? Ah ! nous le savons, et quelque grande que soit cette responsabilité, nous l'acceptons de grand cœur ; nous l'acceptons non pas légèrement, mais au contraire, en l'ayant mûrement réfléchi et surtout bien comprise ; nous l'acceptons en ayant mesuré toute l'étendue du devoir qu'elle nous impose ; nous l'acceptons enfin, parce que notre foi est encore assez vive pour nous laisser croire que nous n'y faillirons jamais.

» Non ! les Icarieus de 1860 ne failliront pas, car ils comprennent toute l'importance de cette responsabilité, ils ne failliront pas, parce qu'ils savent, comme vous le leur avez dit, que leur situation dans l'entreprise Icarienne est parfaitement distincte, non seulement de celles des Icarieus qui sont venus, mais de ceux qui viendront encore dans la Colonie, puisque, selon votre aveu, Icarie date de 1860, et que les départs venus cette année sont considérés par vous comme des avant-gardes ; ils n'oublieront pas non plus que vous les rendez responsables envers les Icarieus de tous les pays en leur disant : C'est par vous que nous jugerons les Icarieus du dehors, c'est d'après votre conduite que

\*

nous apprendrons jusqu'à quel point nous devons compter sur la Propagande. C'est là, certes, une bien grande responsabilité encore et qu'il nous serait impossible d'accepter, si nous ne connaissions l'esprit qui maintenant anime l'école Icarienne en dehors de la Colonie; mais, le connaissant, nous acceptons cette responsabilité, comme nous avons accepté l'autre déjà; c'est-à-dire en pleine connaissance de cause, et en nous assurant qu'elle ne contribuera pas pour peu de chose dans la stabilité de notre résolution.

Oui, jugez par nous de la Propagande, considérez-vous comme ses représentants auprès de vous, et si, au lieu d'être des hommes pratiques, les réformateurs qu'elle vous a promis, nous ne sommes au contraire que des êtres pusillanimes, des gens sans foi ni conviction, dites alors que la Propagande a menti, ou plutôt qu'elle s'est trompée, et que nous sommes d'aveugles insensés de tromper à la fois et vous et les espérances des Icariens du dehors. Mais il en sera autrement, malgré cependant que nous ne puissions promettre qu'il n'y aura pas parmi nous quelques faiblesses: malgré qu'en écrivant ces mots, nous ayons la crainte que, dans un temps plus ou moins rapproché, des signataires de cette adresse failliront à leur mission, malgré cela, disons-nous, les Icariens de 1860 resteront en majorité au poste que le devoir lui-même leur assigne. Ils en prennent l'engagement envers vous ou plutôt envers l'école Icarienne, et considèrent cela comme un engagement sacré auquel ils ne sauraient être infidèles, sans mériter pour leur nom le pilori de l'infamie. Oui, nous nous engageons envers la mémoire de Cabet, nous nous engageons envers la sainte démocratie dont nous sommes les soldats, non



pas pour un instant, non pas pour une année, mais pour toujours, nous nous engageons à fonder Icarie! à réclamer pour elle toutes les modifications indispensables à son salut; à saper énergiquement tout ce qui, soit en nous, soit dans les autres, peut entraver son développement. Si, comme vous nous l'avez dit, il est encore dans la Colonie des membres qui, par leur conduite non icarienne, sont susceptibles de paralyser nos communs efforts, d'entraver notre marche, eh bien! d'ici à peu de temps ces membres doivent tomber ou se ranger sous l'idée sublime qui fait de nous un corps, une âme et une volonté, et ce que nous réclamons à leur égard nous le demandons pour nous également, parce que nous considérons cela comme l'une des plus importantes modifications à apporter dans le sein de la Colonie. Il faut à tout prix que nous soyons homogènes, ou sans cela nous irons toujours de travers. Vous avez parlé d'émigration; eh bien! nous le demandons : où serait la sécurité de ces valeureux pionniers qui les premiers s'élanceraient dans cette entreprise? Où serait leur sécurité s'ils laissaient leurs femmes, leurs enfants au milieu d'une société minée par les coteries et capable de les corrompre? Nous insisterons sur ce point : oui, désormais plus d'Icariens par force; si l'on ne se plait pas dans la Colonie, eh bien! que l'on s'en aille! l'on ne fera pas pour cela son devoir, mais Icarie en souffrira moins que si l'on reste pour la paralyser. Si quelques-uns d'entre nous, ont manifesté quelque découragement à leur arrivée dans la Colonie, n'en soyez pas affectés, cela n'a été que momentané; leur foi n'en a pas été atteinte; ils n'en sont pas moins résolus à fonder et à vous dire en terminant : Comptez sur nous, soldats de

l'Jowa, martyrs de St-Louis, nous serons à la hauteur de notre misson.

» Burger ; Barbot ; femme Barbot ; Ducret ; Lecoutour ; Sauva ; Darien ; femme Darien ; Léopold ; femme Léopold ; A. Léopold ; Poiret ; Lehoux ; femme Lehoux ; Degois ; femme Degois ; Michel ; femme Michel ; Guyot ; Sarot ; femme Sarot ; L. Sarot ; femme Rivoire ; femme Sauva ; Rivoire ; Rambaud ; femme Rambaud ; Perrin ; Fortel ; Chaput. »

Applaudissons tout d'abord à ce langage franc et énergique, qui distingue surtout les documents qu'on vient de lire. C'est, de part et d'autre, une explication franche des situations respectives. La Colonie, par l'organe de sa Commission d'admission, expose sa position avec aussi peu de ménagement qu'il est possible. Elle présente la vérité, sous son aspect le moins séduisant, et personne ne sera, je pense, tenté de l'accuser d'avoir dissimulé sa situation, pour attirer dans son sein des personnes séduites par la perspective d'un bonheur sans mélange.

Nous applaudissons à ce langage, parce que c'est celui qui convient à des travailleurs et à des démocrates. Mais nous croyons devoir présenter quelques observations qui s'adresseront principalement à ceux de nos lecteurs qui ne sont pas bien au courant de la situation de la Colonie et qui pourraient se méprendre sur le sens de quelques passages que renferme le rapport sur l'admission provisoire du dernier départ. Nous voulons parler du passage où il est question de la mauvaise

nourriture de la colonie au moment de l'arrivée du dernier départ.

Comme il est entendu, dans un certain monde, que l'on doit nécessairement mourir de faim dans la Communauté, il est bon de donner quelques explications quand un document officiel vient en quelque sorte justifier cette vieille calomnie.

Depuis dix-huit mois, nous avons rendu publique la situation de la Colonie, et nous avons fait connaître à tout le monde sa situation particulière pour 1860, afin que tous ceux qui s'intéressent à notre œuvre puissent prendre leur part des charges que la Colonie avait à remplir pour cette année. Elle avait contracté des engagements à dates fixes, et lorsque les échéances arrivaient, il fallait nécessairement payer ; or il a pu arriver, il est arrivé, en effet, qu'à l'approche de l'une de ces échéances, la Colonie a cru devoir s'imposer extraordinairement et faire des économies même sur sa nourriture. C'est ce que constate le rapport sur l'admission provisoire. Nous regrettons que nos frères se soient trouvés dans cette nécessité ; mais nous remarquerons que ce sont là des cas très communs dans la vie individualiste, qui s'imposent non seulement aux travailleurs dans les temps de chômage et de maladie, mais aux commerçants, aux fabricants, etc , quand il survient des crises commerciales ou seulement, quand ils ont, comme nous avons alors, à payer de fortes échéances. Ce qui s'est passé dans la Colonie Icarienne, dans cette circonstance, est donc une chose toute naturelle et de laquelle on ne peut déduire aucune conséquence défavorable. Nous dirons plus, nous pouvons tirer une conclusion, tout en faveur de la Communauté, du fait exceptionnel

qui nous occupe : la Colonie, nous dit-on, a été obligée de retrancher sur les dépenses de la nourriture, et pendant une quinzaine de jours on a dû se contenter d'une mauvaise nourriture. Mais on ne nous dit pas de quoi se composait cette mauvaise nourriture, et nous le regrettons : car, il nous semble que l'opinion n'est pas unanime à ce sujet dans la Colonie. En effet, on nous a communiqué des lettres particulières écrites par des membres de la Colonie qui tendaient à nous faire croire que la nourriture, même dans le moment de gêne dont on nous parle, a été diversement appréciée. Ainsi, tandis que des plaintes étaient formulées par quelques membres de la Colonie, au sujet de la nourriture, d'autres écrivaient encore des lettres qui nous ont été communiquées et dans l'une d'elles nous trouvons le passage suivant :

« Personne n'ignore que nous avons des dettes à payer, et il faut les payer le plus tôt possible. Pour cela il faut gagner de l'argent ; aussi nous avons cherché de l'ouvrage pour le dehors, et nous en acceptons autant qu'il nous est possible d'en faire.

» Pour la nourriture, elle laisse à désirer cette année ; car nous avons pris la décision de nous débarrasser des dettes le plus tôt possible ; et, pour arriver à ce que nous désirons, il est inmanquable que tout cela s'en ressent un peu ; mais, tout cela n'est que momentanément, parce que, à mesure que notre gain grandira, notre position deviendra meilleure.... Mais revenons à la nourriture : d'abord, cette année, nos déjeuners sont un peu médiocres ; presque toujours ils sont composés de la soupe et d'un plat ; ce sont quelquefois des pommes de terre en ragoût ou de la viande. Nous disons médio-

eres, parce qu'il y a quinze mois, nous avions à déjeuner trois ou quatre bons petits plats. C'est ce qui nous fait trouver médiocres nos déjeuners d'à présent. Le dîner est composé généralement de deux plats, viandes et légumes ; le diner est toujours bon et confortable. Le souper est à peu près comme le déjeuner.

» Il y a une cuisine à part pour les malades et les indisposés ; ce ne sont pas des mets bien recherchés, mais cela ne les empêche pas d'être bons. »

A défaut de documents officiels sur la composition des repas dans la Colonie, nous croyons pouvoir nous en rapporter aux détails qui précèdent. Et à ceux qui pourraient trouver qu'on est mal nourri dans la Colonie, nous leur demanderions de comparer la nourriture dont se composent les trois repas dont nous venons de lire le menu à l'ordinaire de la grande majorité des travailleurs dans l'individualisme, et nous ne craignons pas d'affirmer que l'avantage restera à la Communauté, tout en la prenant dans un moment de gêne.

Mais ce qui ressort surtout des détails que nous venons de lire, c'est que la Communauté, tout en s'imposant des privations pour faire face aux exigences de sa situation, peut encore nourrir ses travailleurs aussi bien, sinon mieux que ceux-ci ne peuvent le faire eux-mêmes dans l'individualisme.

Cette question de nourriture, très importante dans la Colonie, l'est davantage encore dans la Propagande, elle a donc besoin d'être bien connue de tout le monde ; aussi croyons-nous que l'administration de Cheltenham fera bien d'y consacrer un paragraphe dans chacun de ses comptes-rendus semestriels, et de faire connaître aux diverses époques de l'année la composition des re-

pas pour une semaine. Les travailleurs du dehors pourront ainsi juger et comparer entre leur régime du dehors et celui de la Colonie.

Nous avons donné nos raisons, dans notre lettre précédente, au sujet de la souscription en faveur des Icarieus utiles. Nous n'y reviendrons pas maintenant. Nous dirons seulement que de mauvais choix ne prouvent rien contre l'idée en elle-même. Si nous avons été trompés dans nos espérances quant à la famille Morisseau, on choisira mieux et on pourra réussir mieux une autre fois. En ce qui concerne Sablier père, les personnes qui étaient chargées de répartir le montant de la souscription ne lui ont pas alloué les 320 fr. qu'il a reçus à titre d'Icarieus utile; on savait fort bien au contraire qu'il serait d'une médiocre utilité à la colonie; mais c'était un vieil Icarieus, un vétérane de la propagande, et c'est surtout à titre de services rendus qu'on lui avait accordé cette faveur. Nous regrettons qu'il n'en ait pas mieux profité; mais nous le regrettons plus pour lui que pour nous.

Nous voyons avec plaisir la sévérité avec laquelle on procède aux admissions définitives. La Colonie Icarieus est une société de travailleurs dans laquelle tous les membres ont besoin de s'estimer et de s'aimer. Si parmi les aspirants il s'en trouve d'indignes, qu'on les refuse; c'est le droit et surtout le devoir de la Société. Tout ce que nous demandons, c'est que cette sévérité soit toujours dictée par l'intérêt général, et que la bienveillance et la fraternité président à ces décisions.

Les dernières nouvelles que nous avons reçues ne Cheltenham étaient assez satisfaisantes. La crise politique et commerciale qui règne aujourd'hui aux États-

Unis comme en Europe, et peut-être même avec plus d'intensité, ne paraissait pas avoir encore sensiblement atteint la Société. Il y a même lieu d'espérer que la lutte, qui paraît imminente, entre les partisans de l'esclavage et les partisans de la liberté, ne s'étendra pas jusqu'à Saint-Louis.

Voici une lettre d'une date toute récente, qui contient des détails qui seront lus avec plaisir par nos coreligionnaires :

» Ce 29 décembre 1860.

» Mon cher B.

» Il y a bien longtemps que j'aurais dû vous écrire. Si je ne l'ai pas fait, n'attribuez pas mon retard à de l'oubli, mais plutôt à de la négligence, car je n'oublierai jamais les services que vous m'avez rendus lorsque je suis arrivé à Paris et jusqu'à mon départ.

» Voilà deux années que je suis dans la Communauté et vous le savez, à cette époque, elle n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui; l'union n'y était pas comme elle y est à présent : c'était l'époque des discussions.

» Actuellement l'on discute le moins possible, et nous ne nous en trouvons pas plus mal; vous savez sans doute que maintenant l'on envoie travailler des hommes dehors le plus que l'on peut, et que l'on réussit très bien de ce côté; le travail va de mieux en mieux; malgré le froid et la neige qui couvre le sol, les ouvriers travaillent toujours.

» Les menuisiers, charpentiers, maçons et peintres forment l'atelier du dehors; une partie de cet atelier

fait aussi, avec l'aide des forgerons, de belles voitures qui se vendent très cher de 100 à 125 dollars.

» Nous avons aussi les travaux de l'intérieur qui ne marchent pas mal; les cordonniers ont un atelier bien monté en chaussures, les tailleurs ont aussi beaucoup d'ouvrage. Les jardiniers et les citoyens, qui n'ont pas d'ouvrage dans leur atelier, mettent par terre le peu d'arbres qui restent encore debout. Depuis deux années la propriété a bien changé; Cheltenham, qui n'était qu'un bois, n'en possède bientôt plus; le bas-fond était marécageux, et quelques fossés ont suffi pour que cette partie soit saine; tous les arbres qui sont abattus sont remplacés par une grande quantité de pommiers, poiriers et pêchers qui sont plantés sur une ligne droite; cela donne un coup d'œil très agréable.

» Vous savez sans doute qu'au printemps dernier nous avons fait une route qui nous a pris beaucoup de temps. Cette route conduit sur le plateau par un zig-zag, la pente est maintenant assez douce; c'est sur le plateau que sont toutes les maisons. La propriété est entre plusieurs routes qui vont à Saint-Louis, et la première station du chemin de fer du Pacifique la touche. La position est très belle, et tous les travaux que nous avons faits pour l'embellir ne nous ont encore rien produit; il ne faut donc pas s'étonner si la production n'a pas été forte, car avant de récolter il faut planter, et avant que de planter il faut que le terrain soit en état de recevoir la semence, et pour cela il faut assainir le terrain, ce qui n'est pas peu de chose à faire.

» Vous savez sans doute les difficultés que nous avons pour avoir de l'eau à la source; la cuisine et tout le monde étaient obligés de descendre pour avoir



de l'eau; plus tard on a fait une pompe et on y allait avec une voiture et un cheval, cela allait beaucoup plus vite; mais la route n'étant pas faite, il arrivait que les mauvais temps nous entravaient beaucoup. Ce travail était assez pénible et prenait beaucoup de temps, plus d'une demi-journée, à un homme et à un cheval: mais depuis quelques mois on a trouvé le moyen de supprimer et l'homme et le cheval, on a monté la machine à vapeur et on a posé des conduits qui correspondent à une grande cuve et de cette cuve part un tuyau qui porte l'eau à la cuisine; la machine monte assez d'eau dans une heure pour les besoins de tout le monde pendant quatre jours.

» *Signé* : DUHAMEL. »

Nous voyons, par la lettre de notre ami Duhamel, avec quelle rapidité la Société transforme la propriété de Cheltenham en l'améliorant sans cesse et surtout en l'assainissant. Ce dernier point a surtout une importance capitale; car, depuis quatre ans que nous sommes installés à Cheltenham, l'automne de chaque année s'est toujours signalé par l'apparition de la fièvre qui vient désorganiser nos ateliers en en tenant éloigné, pendant plus ou moins de temps, un bon nombre de travailleurs. Cette maladie n'a rien de grave au fond, puisque, depuis quatre ans, nous n'avons perdu personne par cette cause; mais elle a le grave inconvénient que nous venons de dire, lequel nous cause un préjudice très réel, indépendamment des souffrances personnelles qu'elle fait endurer à ceux qui en sont atteints.

Il serait superflu de dire que la Société tout entière se préoccupe de cette question. Chacun y a un intérêt trop direct pour ne pas y songer. On voit, par la lettre du cit. Duhumel, que des travaux ont été exécutés dans un but d'assainissement. D'un autre côté, nous savons que d'autres travaux sont décidés pour être exécutés le plus tôt possible. Il y a donc tout lieu de croire que nous allons nous débarrasser promptement de cette incommodité.

On comprend que les travaux de défrichement du bois, le dessèchement des parties basses qui avoisinent la rivière, ont dû développer les émanations qui sont la cause des fièvres, proportionnellement à la quantité de terrain remué. Aussi, la maladie a sévi cette année avec plus d'intensité que les années précédentes, par la raison, sans doute, qu'il y avait eu une plus grande surface de terrain remué. Quelques Icaris de France paraissent s'en inquiéter ; le départ du mois d'août en a été lui-même impressionné, en voyant un assez grand nombre des membres de la Colonie qui en étaient atteints lors de leur arrivée à Cheltenham. Cependant, cette impression première a bientôt disparu parmi les membres du départ, et il doit en être de même au dehors, par les deux raisons suivantes :

D'abord, il faut bien nous persuader d'une chose, c'est que partout où on ira défricher un terrain neuf, aussi bien en France qu'en Amérique, comme partout ailleurs, on fera sortir de la terre des émanations qui donneront la fièvre à ceux qui y travailleront ou qui habiteront seulement les environs ; que, chaque fois qu'on s'établira sur les bords d'une rivière (et ce sont les seules positions avantageuses), on rencontrera des

bas-fonds ou des marais à assainir. Par conséquent, il faut renoncer à toute espèce de colonisation ou se résoudre aux inconvénients qui sont inévitables. En second lieu, nous devons nous tranquilliser, puisque, comme je le dis plus haut, depuis quatre ans que nous sommes établis à Cheltenham, nous n'avons eu aucune perte à regretter par suite de la fièvre ; ce qui prouve que si Cheltenham ne fait pas exception à la règle, la maladie ne s'y développe du moins que dans des conditions qui font prévoir leur prochaine disparition.

#### EMPRUNT ICARIEN.

Plusieurs de nos amis qui ont des titres provisoires libérés nous demandent à les échanger contre des titres définitifs. Nous les prions de patienter quelque temps encore, nous en manquons en ce moment. Nous en avons demandé à la Colonie et nous espérons les recevoir bientôt. Dès que nous les aurons et qu'ils seront prêts, nous nous empresserons d'en donner avis aux intéressés.

Nous saisissons cette occasion pour recommander de nouveau le mode de souscription à 5 centimes par jour, adopté et pratiqué par le plus grand nombre de nos coreligionnaires. Nous allons adopter des mesures pour faire connaître, chaque trimestre, le résultat produit par ce mode de souscription. A son début, nous avons dit que si les Icariens voulaient, ils pourraient, par ce moyen à la portée de tout le monde, constituer, en peu d'années, un capital relativement considérable. Aujourd'hui qu'une pratique d'une année nous a mis à même d'apprécier les résultats, nous demeurons plus

fermement convaincus que c'est le moyen le plus puissant que les Icaréens peuvent employer pour constituer le capital social dont ils ont besoin pour développer leur entreprise.

Il ne faut pas nous dissimuler que notre École ne renferme guère, en ce moment, que des travailleurs plus ou moins aisés, mais dont le plus grand nombre ne peuvent que vivre au jour le jour. Ceux-là ne peuvent pas souscrire et payer d'un seul coup une obligation de vingt francs, encore moins une obligation de cent francs. Mais, quelque pauvres qu'ils soient, en travaillant ils peuvent toujours souscrire un sou par jour. Aussi nous recommandons à ceux qui sont les plus aisés de prêcher d'exemple, en souscrivant eux-mêmes de cette manière, indépendamment de ce qu'ils peuvent faire d'autre part.

Nous l'avons dit déjà, mais nous le répéterons encore : *Aidons-nous et le ciel nous aidera !* Nous entendons souvent des travailleurs se plaindre de leur misère et de tous les maux qui les accablent ; mais ils doivent être bien convaincus que les plaintes ne les aideront en rien à guérir leurs souffrances. Ils doivent bien se persuader aussi que, isolés au milieu de la foule qui les entoure, qui les presse, il n'y a pour eux aucune chance de salut. La seule voie qui leur reste ouverte, c'est celle de l'*Association*, de la *Solidarité* et de la *Fraternité*. Mais cette voie est large ; puis elle conduit au bien-être, au progrès moral et intellectuel, à toutes les améliorations, à tous les perfectionnements. Que les Icaréens persévèrent courageusement à souscrire et à verser un sou par jour dans la Caisse commune, et dans quelques années la Colonie sera à la tête d'un capital

de plusieurs centaines de mille francs, avec lequel elle pourra réaliser tous les projets qui pourront servir à son développement. Par leur constance et par leur dévouement, ils inspireront la confiance, et ils verront venir à eux des ressources de toute nature. Chacun s'empressera d'apporter son concours à ceux-là qu'on aura vu assez courageux pour ne pas désespérer d'eux-mêmes.

Nous avons l'espérance que, dans le courant de 1861, la souscription à cinq centimes va suivre sa marche ascendante, pour le nombre des souscripteurs et pour la régularité des versements de la souscription. C'est ce que nous pourrions constater par les relevés trimestriels que nous publierons.

#### A NOS ABONNÉS.

Nous sommes dans la nécessité de renouveler à tous ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore régularisé leur compte, que nous sommes obligés de ne plus leur expédier les livraisons à paraître, avant d'avoir reçu le montant de ce qu'ils doivent et l'abonnement courant.

La *Biographie* du cit. Cabet, qui contiendra de dix à douze feuilles, paraîtra dans le courant de l'année 1861. Tout abonné qui paiera de suite 5 francs, recevra toutes les livraisons de la *Biographie*, quel qu'en soit le nombre.

---

NOTE DE LA PAGE 15.

Le *cif.* Tesson est allé dire à Cheltenham que tous les Icarieus de son pays considèrent la gérance unique comme étant un despotisme. Mais nous avons vingt lettres de lui dans lesquelles il nous écrit qu'il est tout seul d'Icarieus dans sa localité. Nous avons si peu de confiance dans ses qualités icariennes, que depuis 1854 il nous demandait à partir pour la Colonie et que toujours nous l'en avons détourné par nos conseils ; s'il est parti au mois d'août dernier, c'est sans notre avis.

---

NOTE DE LA PAGE 19.

Pour beaucoup de personnes qui ne se rendent pas bien compte de notre opération, ces exigences de la Colonie paraîtront peut-être excessives ; elles en comprendraient mieux la raison et la nécessité, si comme nous elles avaient acquis, par l'expérience, la certitude qu'en tolérant l'usage de ces objets qui ne sont pas indispensables à des Colons qui vont en Amérique pour créer une Société, un grand nombre de ceux qui viennent dans la Société sans apport, et même aux dépens de leurs frères pour les frais de voyage, apporteraient, les uns des lits de plumes ou édredons, les autres des montres, bijoux, etc., tous objets parfaitement inutiles, ce qui ne manquerait pas de créer des mécontentements très légitimes.

---

# GENERAL GOVERNMENT

1871

...

The first, dealing with the organization  
of the government, is the subject of the  
second volume, which contains the  
principles of the constitution and the  
organization of the executive and  
legislative departments. The third  
volume, which is the subject of the  
fourth volume, is the subject of the  
constitution and the organization of  
the executive and legislative  
departments. The fifth volume, which  
is the subject of the sixth volume,  
is the subject of the constitution and  
the organization of the executive and  
legislative departments.



...

# LETTRES ICARIENNES

8 à 10 Livraisons de 48 pages.

à 50 centimes et 55 centimes par la poste.

Ce travail, destiné à faire connaître l'organisation politique et sociale de la Colonie Icarienne aux États-Unis d'Amérique, contiendra quelques développements sur les principales questions de doctrine et de morale Icariennes. Ces questions seront toujours traitées au point de vue pratique d'une réorganisation sociale par la réforme des mœurs, des usages et par le libre consentement de tous, comme aussi par le perfectionnement de l'Éducation et de l'instruction publique.

